

qu'ils forment l'aile droite du centrisme. Le fait qu'ils se soient détachés comme une branche morte du tronc est parfaitement dans l'ordre des choses : dans ses tournants brusques, le centrisme perd inévitablement des groupements et des courants de droite et de gauche.

Ce qui est dit plus haut ne signifie pas que les brandlériens se sont trompés *en tout*. Non, contre Thaelmann-Rommel, ils ont eu, et ils ont, souvent raison. Il n'y a là rien d'extraordinaire, les opportunistes peuvent se trouver sur une position juste dans la lutte contre l'aventurisme. Par contre, le courant ultra-gauchiste peut saisir, de façon juste, le moment du passage de la lutte pour les masses à la lutte pour le pouvoir. Dans leur critique contre Brandler, les ultra-gauchistes ont, à la fin 1923, avancé bien des idées justes, ce qui ne les a pas empêchés en 1924-25 de faire les erreurs les plus grossières. Le fait que, dans la critique des contorsions de la « troisième période », les brandlériens aient répété une série de considérations peu neuves, mais justes, ne témoigne nullement de la justesse de leur position générale. La politique de chaque groupement doit être analysée dans ses diverses étapes : dans des combats défensifs et offensifs, dans les périodes de flux et de reflux, dans les conditions de lutte pour les masses et dans la situation de lutte directe pour le pouvoir.

Il n'existe pas de direction marxiste spécialisée dans les questions de défensive ou d'offensive, de front unique ou de grève générale. L'application juste de toutes ces méthodes n'est possible que si l'on est capable d'apprécier synthétiquement la situation dans son ensemble, que si l'on sait analyser ses forces motrices, déterminer les étapes et les tournants et baser, sur cette analyse, le système d'action qui correspond à la situation présente et qui prépare l'étape suivante.

Brandler et Thalheimer se croient presque les spécialistes brevetés de « la lutte pour les masses ». Avec le plus grand sérieux du monde, ces gens affirment que les arguments de l'opposition de gauche en faveur de la politique du front unique représentent... un plagiat des positions brandlériennes. On ne peut refuser à personne le droit à l'ambition ! Figurez-vous qu'au même moment où vous expliquez à Heinz Neumann une erreur de multiplication, un quelconque brave professeur d'arithmétique vous déclare que vous le plagiez parce qu'il explique exactement de la même façon, depuis des années, les mystères du calcul.

Les prétentions des brandlériens m'ont procuré toutefois une minute de gaieté dans cette situation triste. La sagesse stratégique de ces messieurs date du troisième Congrès de l'Internationale Communiste. J'y ai défendu l'A. B. C. de la lutte pour les masses contre l'aile « gauche » d'alors. Dans mon livre *Nou-*

velle Etape, destiné à populariser la politique du front unique et édité en son temps par l'Internationale Communiste en diverses langues, il est souligné, à plusieurs reprises, le caractère élémentaire des idées qui y sont défendues. « Tout ceci — lisons-nous, par exemple, à la page 70 de l'édition allemande — représente une *vérité élémentaire* du point de vue de l'expérience révolutionnaire sérieuse. Mais certains éléments de « gauche » du Congrès ont vu, dans cette tactique, un glissement à droite... » Parmi ces certains, à côté de Zinoviev, de Boukharine, de Radek, de Maslow, de Thaelmann se trouvait aussi Thalheimer.

L'accusation de plagiat n'est pas la seule. En ravissant la propriété spirituelle de Thalheimer, l'opposition de gauche lui donne, paraît-il, une interprétation opportuniste. Cette bizarrerie mérite notre attention dans la mesure où elle nous permet, chemin faisant, de mieux éclairer la question de la politique du fascisme.

J'ai avancé dans un de mes travaux précédents l'idée que Hitler n'a pas la possibilité d'arriver au pouvoir par la voie parlementaire : si l'on admet même qu'il puisse gagner ses 51 % de voix, l'accroissement des contradictions économiques et politiques devrait provoquer l'explosion ouverte bien avant la venue de ce moment. A ce propos, les brandlériens m'attribuent cette pensée que les nationaux-socialistes seraient liquidés « sans qu'il y ait besoin de l'action de masse extra-parlementaire des ouvriers ». En quoi cela vaut-il mieux que les inventions de la *Rote Fahne* ?

De l'impossibilité pour les nationaux-socialistes d'arriver « pacifiquement » au pouvoir, je conclus à l'inévitabilité d'autres voies pour arriver au pouvoir : ou bien par la voie d'un coup d'état ouvert, ou bien par la voie d'une étape de coalition suivie d'un coup d'état inévitable. La liquidation sans douleur du fascisme ne serait possible que dans un seul et unique cas : si Hitler appliquait en 1932 la même politique qu'appliqua Brandler en 1923. Sans surestimer le moins du monde les stratèges nationaux-socialistes, je crois néanmoins qu'ils voient plus loin et qu'ils sont plus solides que Brandler et Cie.

Encore plus profonde est la seconde objection de Thalheimer : la question de savoir si Hitler peut arriver au pouvoir par la voie parlementaire ou par une autre voie n'aurait aucune importance parce qu'elle ne change pas « l'essence » du fascisme qui, de toutes façons, ne peut consolider sa domination que sur les débris des organisations ouvrières. « Les ouvriers peuvent tranquillement laisser aux rédacteurs du *Vorwaerts* les investigations concernant la différence entre l'arrivée constitutionnelle ou anti-constitutionnelle de Hitler au pouvoir ». (*Arbeiter Politik*, 10 janvier). Si les ouvriers avancés écroulaient Thalheimer, Hitler les égorgerait à coup sûr. Ce qui impor-

te à notre sage maître d'école c'est « l'essence » du fascisme ; quant à savoir comment cette essence se réaliserait, il laisse aux rédacteurs du *Vorwaerts* le soin de résoudre. Mais « l'essence » pogromiste du fascisme ne peut se réaliser entièrement qu'après son arrivée au pouvoir. Or, la tâche consiste précisément à ne pas le laisser arriver au pouvoir. Pour cela, il faut soi-même comprendre la stratégie de l'ennemi et savoir l'expliquer aux ouvriers. Hitler fait des efforts extraordinaires pour introduire, en apparence, le mouvement dans le lit de la Constitution. Seul un pédant qui se prétend « matérialiste » peut croire que de tels procédés restent sans influencer la conscience politique des masses. Le constitutionnalisme de Hitler sert non seulement à se garder une porte ouverte vers le bloc avec le centre, mais encore à tromper la social-démocratie ou, plutôt, à faciliter aux chefs social-démocrates la trahison des masses. Si Hitler jure qu'il n'arrivera au pouvoir que par la voie constitutionnelle, il en résulte que le danger du fascisme aujourd'hui n'est pas tellement grand. Dans tous les cas, on aura encore le temps de vérifier plusieurs fois le rapport de force dans des élections de toutes sortes. Sous la couverture de la perspective constitutionnaliste qui endort les adversaires, Hitler veut conserver la possibilité de porter le coup au moment propice. Cette ruse militaire, si simple soit-elle, renferme cependant en elle une force énorme parce qu'elle s'appuie non seulement sur la psychologie des partis intermédiaires qui voudraient résoudre la question pacifiquement et légalement, mais, ce qui est beaucoup plus dangereux, sur la crédulité des masses populaires.

Il faut encore ajouter que la manœuvre de Hitler est une manœuvre à double tranchant : elle trompe non seulement les adversaires, mais aussi les partisans. Or, pour la lutte, surtout pour la lutte offensive, il faut un esprit combatif. On ne peut le maintenir qu'en éduquant son armée dans la compréhension de l'inévitabilité de la lutte ouverte. Cette considération fait, elle aussi, supposer qu'Hitler ne pourra pas, pour ne pas démoraliser ses rangs, prolonger trop longtemps son doux roman avec la constitution de Weimar. Il doit sortir à temps son couteau.

Il ne suffit pas de comprendre seulement « l'essence » du fascisme. Il faut savoir l'apprécier en tant que phénomène politique vivant, en tant qu'adversaire conscient et perfide. Notre maître d'école est trop « sociologue » pour être révolutionnaire. N'est-il pas clair, en effet, que les exercices profonds de Thalheimer entrent aussi comme des éléments positifs dans les calculs de Hitler parce que mette dans le même sac la diffusion par le *Vorwaerts* des illusions constitutionnelles et la dénonciation de la ruse militaire de l'ennemi,

ruse basée sur ces illusions, signifie rendre service à l'ennemi.

L'organisation peut être importante soit par les masses qu'elle embrasse, soit par le contenu des idées qu'elle est capable d'apporter au mouvement ouvrier. Les unes et les autres font défaut aux brandlériens. Cependant, avec quel mépris splendide, Brandler et Thalheimer parlent du marais centriste du S. A. P. ! En réalité, si l'on compare ces deux organisations — le S. A. P. et le K. P. D. O. — tous les avantages sont du côté du premier. Le S. A. P. n'est pas un marais, mais un courant vivant. Sa tendance est orientée de droite à gauche, dans la direction du communisme. Le courant ne s'est pas purifié, il contient beaucoup de débris et de vase, mais ce n'est pas un marais. L'appellation de marais s'adapte beaucoup mieux à l'organisation de Brandler-Thalheimer caractérisée par la stagnation idéologique complète.

A l'intérieur du groupe K. P. D. O. existait depuis longtemps une opposition mécontente surtout du fait que les dirigeants essayaient d'adapter leur politique plutôt aux sentiments de l'état-major de Moscou qu'aux circonstances objectives.

Que l'opposition de Walcher-Frœlich et autres ait toléré durant des années la politique de Brandler-Thalheimer qui, surtout envers l'U. R. S. S., avait non seulement un caractère erroné, mais consciemment hypocrite et politiquement malhonnête, personne, bien entendu, ne mettra cela à l'actif du groupe qui s'est détaché. Mais le fait est que le groupe Walcher-Frœlich a reconnu, enfin, l'inutilité totale d'une organisation dont les chefs s'orientent à la merci des supérieurs. La minorité trouve qu'il est nécessaire d'avoir une politique indépendante et active dirigée, non pas contre le malheureux Remmelé, mais contre le cours et le régime de la bureaucratie stalinienne en U. R. S. S. et dans l'Internationale communiste. Si nous interprétons justement, sur la base de matériaux encore très insuffisants, la position de Walcher-Frœlich, elle représente dans cette question un pas en avant. Mais, après avoir rompu avec un groupe manifestement mort, devant la minorité se pose maintenant la tâche de trouver une orientation *nouvelle*, nationale et surtout internationale.

Comme je puis en juger, la minorité qui s'est détachée voit comme tâche principale dans la période la plus proche le rapprochement avec l'aile gauche du S. A. P. pour, après avoir conquis le nouveau parti au communisme, écraser ensuite avec son aide le conservatisme bureaucratique du Parti communiste allemand. Il est impossible de se prononcer sur ce plan sous cette forme générale et vague, parce que les